

Jean-Pierre BRAZS

Pensées de confiné

Postface de Philippe CLERC, lichénologue

13.04.2020

DEDANS-DEHORS

Il suffit de renverser la boîte sur la table. Alors, les cubes aux faces de toutes les couleurs forment un tas. L'enfant prend les cubes un par un, les empile, de plus en plus haut, au point qu'il devra se hisser sur la pointe des pieds pour poser les derniers. L'équilibre est de plus en plus précaire. Pourtant, le mur tient debout ; un cube de plus et il pourrait tomber ; il tient bon, encore un cube, un autre, un autre encore ; et pour que le mur tombe enfin : un petit geste faussement maladroit et le cri de peur et de joie de l'enfant, qui pourra recommencer à construire. Une maison, peut-être : il suffira de monter quatre murs.

Les vrais murs jouent à pile ou face. Ils ont de la puissance, le dedans quand il pousse, et le dehors aussi. Les deux forces conjuguées font tenir le mur, mais un léger déséquilibre suffit pour produire l'effondrement. Un bref moment d'inattention, un dedans un peu fatigué et qui pousse moins fort, un dehors qui décide de pousser ailleurs, et le mur dégringole d'un côté ou de l'autre.

Il arrive aussi qu'on détruise des murs parce qu'ils sont usés par l'âge, mal placés, ou devenus inutiles : ils encombrant. L'opération est plus ou moins spectaculaire. On y va par pans entiers à la boule d'acier balancée contre le mur, ou à la pelleuse qui le mange morceau par morceau, ou d'un coup, à l'explosif. Le résultat est toujours le même : un tas, des fragments entassés en décombres. Alors on feint de découvrir que les pièces du puzzle sont bifaces. On le savait, mais on n'avait jamais vu ensemble le dedans et le dehors du mur. On pourrait reconstruire un mur nouveau, dehors et dedans mélangés, ou mieux : un mur toutes faces « dehors » dedans, et toutes faces « dedans » dehors. Une rue entière deviendrait un dedans. Pour que l'illusion soit parfaite, il faudrait ranger les bruits du dehors dans le dedans et jeter les paroles intimes à la rue : les conversations, les engueulades, les passions chuchotées, les « passe-moi le sel », les « qu'est-ce qu'on mange ce soir ? », les « comment ça s'est passé à l'école ? », les « tu m'emmerdes avec tes histoires, toujours les mêmes; arrête d'en

parler, fais-le ! », les « si tu continues, je me tire ! », les « et si on se prenait un week-end au bord de la mer ? ». Tout ça dehors, mélangé avec les « passe-moi le sel » des autres, et ne plus pouvoir rentrer chez soi à cause du bruit des voitures, des motos, des sirènes de pompiers qui occupent la salle de bains, les cris de la cour de récréation installés dans la cuisine, sans parler de la chambre à coucher où s'est réfugié le dernier match de foot. Et le bruit de la mer : où le mettre ?

extrait de MURS, éditions de la ville basse, Grigny, 2014.

14.04.2020

LISIÈRE

La lisière c'est la zone de frottement entre deux espaces. En général, c'est une limite entre forêt et champ. Au loin fermant l'horizon : la forêt, et en avant la zone défrichée pour être cultivée. Le champ est lumineux. La forêt c'est l'obscurité, l'habitat des « génies de la forêt », la zone où sont rejetées des craintes, des peurs et des pierres.

J'ai toujours été fasciné par ce type de paysage. Quand on est au bord d'un champ on peut apprécier assez facilement les premières dizaines de mètres parce qu'on peut se projeter en parcourant cette distance. Après c'est une étendue indéfinie. On ne retrouve visuellement quelque chose de palpable qu'au niveau de cet écran qui vient fermer le paysage. J'ai toujours pensé que la vie consistait à avancer dans cet espace et à découvrir petit à petit la matérialité des choses en avançant dans une étendue indéfinie. Et puis on arrive au bout, dans un « au-delà ». La disparition.

Un jour une amie architecte m'a dit que la lisière peut aussi être parcourue en la longeant, comme un funambule. L'image m'a beaucoup plu et je me suis imaginé sur un câble tendu juste à la lisière de la forêt, avec un balancier permettant de me maintenir en équilibre. Un côté du balancier se trouve dans le grand jour et l'autre dans l'obscurité. J'avance en fragile équilibre porté par l'ombre et la lumière. Ce qui évoque la peinture de Rembrandt. En effet, ce qui fait la lumière très particulière de ses œuvres, c'est une façon de faire vibrer de la lumière dans l'ombre et d'introduire de l'ombre dans la lumière.

extrait d'un témoignage recueilli par Xavier Bazot, dans le cadre du projet "Regards croisés sur la carrière Chéret". 2010.

15.04.2020

LE SCANDALE DU CHARBON MEXICAIN

À la fin du mois de mai 2010, j'ai été hospitalisé quelques jours à l'Hôpital Saint-Louis à Paris. Mon voisin de chambre était très âgé. J'ai appris plus tard qu'il était centenaire. Il parlait avec difficulté. Son souffle léger franchissait difficilement la distance séparant nos deux lits et ses propos semblaient parfois incohérents.

C'est lui qui avait engagé la conversation. Une infirmière ayant prononcé mon nom il avait réagi en l'associant à quelqu'un (ou quelque chose) lié aux juifs chassés d'Espagne par Isabelle la catholique, à la Turquie (ou au Turkménistan), au cuivre, à une montagne « au-delà du moyen orient ». Plus tard, émergeant de sa sieste, il me raconta qu'il avait subi une agression dans un train... des jeunes avec un bâton... cocaïne... le charbon mexicain... un scandale... Je crus comprendre qu'il avait été conduit à l'hôpital à la suite de cet événement. C'est du moins ce qu'il pensait. Il me demanda de trouver des « indices ».

J'ai conservé les quelques notes prises sur mon lit d'hôpital. Les relire aujourd'hui me plonge dans une extrême perplexité. J'ai l'habitude de tisser des liens entre des faits ou des objets apparemment sans rapport entr'eux, mais cette fois-ci je me trouve devant une grande difficulté à relier le cuivre d'une montagne orientale au charbon mexicain.

« Au-delà du moyen orient » me permet d'associer « montagne de cuivre » ou « cuivre de la montagne » à un lieu d'ancienne métallurgie proche de la Turquie d'aujourd'hui. Je me souviens en effet d'une lecture concernant l'hypothèse de la présence dans cette région de tribus semi-nomades maîtrisant bien avant l'âge du fer des rudiments de la métallurgie. Les minerais de cuivre sont souvent de couleur bleue ou verte. La malachite et l'azurite, qu'on trouvait à l'état naturel au moyen orient, sont souvent associées. L'une et l'autre fournirent des pigments à l'usage des peintres. Un autre pigment bleu était extrait du lapis-lazuli en provenance d'Afghanistan. Son transport vers l'occident utilisait la route terrestre des caravanes. Il était pourtant qualifié d'outremer. L'azurite constituait un substitut moins onéreux et provenait souvent d'Allemagne, ce qui justifiait pour les peintres italiens de qualifier ce bleu « *d'ultra montana* ». Je trouve là des pistes sérieuses à explorer pour relier « cuivre » à « montagne ».

Plus difficile est d'établir un lien entre « montagne » et « charbon mexicain ».

Mon voisin de chambre avait fait allusion à Isabelle la catholique. Le 31 mars 1492, Isabelle et Ferdinand signent le décret de l'Alhambra expulsant les juifs d'Espagne. En octobre 1492, Christophe Colomb

atteint l'île de San Salvador au Bahamas. Il faudra attendre 1517 pour que les côtes mexicaines soient reconnues par Francisco Hernández de Córdoba précurseur du conquistador Cortez. De retour de son premier voyage en mars 1493, Christophe Colomb introduira le maïs en Espagne et dans le sud de l'Europe.

Le lien est ainsi facilement établi entre Isabelle la catholique et le maïs mexicain, mais point de véritable scandale. Je retiens néanmoins le lien avec le charbon, me souvenant que dans l'un des propos décousus de mon compagnon d'hospitalisation il était question de farine et de pain. On connaît bien l'ergot du seigle dû à la présence d'un champignon (*Claviceps purpurea*) qui provoquait naguère les terrifiantes hallucinations du « mal des ardents » et conduisait souvent à la mort. L'ergot affecte également le blé. Le Larousse agricole, dans son édition de 1981, indique que « Le terme « charbon » désigne différentes infections de céréales par différents champignons, qui peuvent être discrets jusqu'à l'épiaison, où il envahit les efflorescences « libérant les spores contaminatrices ; les épis sont alors recouverts d'une masse purulente noire ».

Il se trouve qu'au Mexique, le charbon du maïs est une aubaine. Les grains de maïs infectés par *Ustilago médis* à la saison des pluies sont appelés *huitlacoche* ou *cuitlacoche*. Ils sont très recherchés et constituent un produit de luxe entrant dans la composition de délicates recettes culinaires mexicaines.

16.04.2020

LE LANCEUR DE MOTS

Dans « Stalker », le film d'Andreï Tarkovski, le personnage principal est un passeur qui guide dans une « zone interdite » un écrivain et un professeur de physique. Pour progresser en toute sécurité il lance d'abord devant lui un objet lourd attaché à un chiffon. Il ne serait pas étonnant qu'il faille des mots pour que le procédé soit efficace ; dessinés à l'encre sur le chiffon ou prononcés en silence au moment du lancer.

Il est fréquent qu'une promenade engendre des croquis ou des notes, le souci étant d'enregistrer un détail, un événement, une pensée qu'on craindrait d'oublier. Le dessin ou les mots accompagnent l'avancée ou se souviennent de la marche.

Il me plaît de penser qu'une promenade puisse être au contraire précédée de mots, qu'il faille à chaque pas décisif en lancer un, puis observer son vol et sa manière pesante ou légère de tomber sur le sol.

Dans la ville ainsi s'ordonneraient des quartiers en attente de mots. Les courbes aériennes suivies par les mots ailés pourraient être tendues, hésitantes, régulièrement étirées. Les points de chute des mots donneraient lieu à des interprétations savantes : certains experts parleraient d'un lien précis entre le mouvement des mots dans l'espace du dessus et les circonvolutions des divers réseaux qui parcourent le sous-sol ; d'autres s'étonneraient que le mot « bleu » puisse tomber dans un carré de verdure, ou sur une haute vague de pavés dont les rondeurs sont parcourues par un gamin sur un vélo tout-terrain. Dans certaines zones d'habitation la densité des bâtiments est telle que le lanceur de mots se retient de respirer le temps d'être certain de la justesse du vol et de la retombée.

Personne ne s'étonne plus aujourd'hui de trouver des mots éparpillés sur le sol. Des habitants les laissent en place et parcourent le chemin d'un poème, d'autres les collectionnent, ce qui encourage à des échanges, parfois à un partage, qu'une amitié encourage.

À l'occasion d'une promenade urbaine, il peut arriver de voir un mot suspendu à une hauteur suffisante pour n'être atteignable que par le regard. L'explication a été donnée par le professeur de physique : « *Il tempo si é fermato* »

En souvenir d'une *promenade urbaine* à Grigny dans le quartier de la Grande Borne, le 4 octobre 2014, dans le cadre du projet « Loges » conçu par Marie Schuch

17.04.2020

CHOISIR LA COULEUR DU JOUR

À nouveau, pas vraiment l'insomnie. Le réveil vers 4 h 20, quelle que soit l'heure de mon coucher, me semble un rendez-vous avec une journée commençant avant le jour, avec l'idée qu'à ce moment pourraient se lire les signes invisibles annonçant les événements qui parfois bouleversent une vie, ou d'autres fois simplement l'entretiennent. Il ne s'agit pas d'attendre de l'extérieur le soin d'orienter mon propre parcours, dont je sais confusément que la raison d'être est de résonner en des lieux, avec des souffles autres que le mien et selon des rythmes qui m'accordent au monde. Je n'imagine pas qu'avancer dans une vie soit simplement, ni décrire, ni même relier de tels événements en une histoire : ce serait vaniteusement se raconter sa propre vie, se séduire soi-même en se donnant facilement le beau rôle, ou croire qu'on n'en a pas parce que justement on met en scène des personnages apparaissant et disparaissant au gré d'un scénario. Sans doute tout se construit-il fil à fil sur une trame grossière,

le motif ne nous apparaissant que bien trop tard alors qu'il est devenu impossible d'en modifier l'ordonnancement ou que le faire en détruirait l'unité. Au moins peut-on en choisir les couleurs.

18.04.2020

LA NUIT DES ARBRISSEUX

L'ancien site sidérurgique de Völklingen, en Sarre, fermé en 1986, a été classé en 1994 par l'U.N.E.S.C.O. au patrimoine mondial de l'humanité afin de témoigner du passé sidérurgique de la région.

Aujourd'hui le site industriel est un lieu touristique. Les vitrages de la salle des machines sont composés de verres de format 35 x 26 cm pour les éléments fixes et de format 32 x 23 cm pour les éléments mobiles. Ces vitres sont en partie embuées de crasses noires ou rouges plus ou moins opaques ; certaines ont reçu des inscriptions : "G.J 1994", "FTS 94", "Eiserne Erinnerungen", (mémoires de fer).

À long terme les gigantesques hauts-fourneaux sont destinés à l'effondrement. Les masses de métal retourneront à l'état d'oxydes de fer qui se mêleront aux épaisses couches de scories. À l'échelle des temps humains l'abandon du site sidérurgique fut un drame. À l'échelle des temps géologiques l'ensemble formera simplement des couches sédimentaires, qu'aucun géologue ne pourra étudier car la civilisation humaine aura totalement disparu.

Dans "La Semaine Sainte", Aragon se souvient de Völklingen, et met en scène le jeune peintre Géricault dans la fameuse "nuit des arbrisseaux": " (...) arrivé à cette frontière de lui-même où il faut choisir, passer de l'autre côté, étranger désormais à la vie, ou retourner vers elle et s'y plonger, voilà qu'il était pris comme d'une passion des choses à faire. (..) Après ce voyage aux limites du possible, il allait falloir mettre dans tout cela de l'ordre, (..) il allait falloir donner sens à tout cela.

19.04.2020

BRISURES !

Devant mon atelier la rue est piétonnière. L'après-midi des enfants parfois profitent d'un moment d'ensoleillement pour simplement être là. Certains, sur le sol, dessinent à la craie des dessins (souvent étranges) qu'ils abandonnent ensuite pour écrire plus loin la suite d'un conte qu'ils se racontent à eux-mêmes. D'autres soufflent d'éphémères bulles de savon qu'ils ne parviennent jamais à rattraper.

Ils ne voient pas les déchirures du bitume qui chaque jour s'élargissent lentement mais avec persévérance, au point d'être maintenant un lieu d'accueil de lanières végétales.

Il est sans doute aussi dans la nature des œuvres d'art de paraître matière et d'être évanescences continuellement renouvelées. Le *Kintsugi* japonais est l'art de réparer les céramiques brisées avec de l'or.

20.04.2020

LA PERTE OU L'OUBLI

On peut chercher des ailleurs (réels ou imaginaires) dans des forêts obscures ou des garrigues lumineuses. Dans les jeunes ou hautes futaies l'avancée est facile, pourvu que les bas taillis ne soient pas trop touffus. Le ciel est une intermittence quand une clairière ouvre la canopée. Dans l'autre, le cheminement est plus hasardeux. Le végétal broussaille et ne parvient jamais à de véritables hauteurs. Sa modestie, rabougrie et épineuse, est un moyen de se protéger du manque d'eau. Il envahit les possibles passages que la pierre déjà encombre. L'important est de se perdre ou d'oublier.

21.04.2020

RETOUR CHEZ SOI

Une amie, sachant mon goût pour les merveilles du monde minéral, m'a rappelé le mystère (maintenant expliqué) des roches mouvantes de Racetrack Playa situé dans le parc national de la Vallée de la Mort en Californie. Des rochers, parfois de belles tailles, se déplacent à l'occasion de la conjonction de deux phénomènes : la formation nocturne d'une mince couche de glace au moment de pluies hivernales et un vent suffisamment violent pour déplacer les pierres. Avec la chaleur diurne l'eau et la glace disparaissent. Il ne reste sur le sable que la trace laissée par la pierre vagabonde.

D'une manière générale la roche est loin d'être immobile. La poussée magmatique volcanise le minéral qui se refroidissant cristallise. La force gravitationnelle dépose au fond des océans les résidus des érosions, transportés par les fleuves. Les forces tectoniques plissent en montagnes les couches sédimentaires ainsi formées. Puis l'érosion à nouveau.

Les civilisations humaines ont transporté autrefois des mégalithes pour célébrer les saisons ou la mort. Aujourd'hui en croissance

hystérique elles déplacent plus de sables, de pierres et de minerais que la patiente nature.

Gilles Clément, dans « La Dernière Pierre », raconte l'histoire d'un homme qui ayant retrouvé la collection minéralogique de son père disparu a décidé de remettre chaque pierre à l'endroit de son prélèvement. Cette autre mise en mouvement de la roche est un extraordinaire retour sur soi transgénérationnel qui me conduit à proposer une autre explication aux roches mouvantes de la Vallée de la Mort.

Les pierres californiennes se mettraient en mouvement pour rentrer chez elles ! On ne percevrait ce phénomène que dans les zones arides, mais il serait général, simplement très difficile à observer dans des paysages plus encombrés.

Il faudrait alors admettre que nous sommes en train de vivre un gigantesque « retour chez soi » à l'échelle planétaire dont il est facile d'imaginer les conséquences catastrophiques s'il fallait l'appliquer au monde végétal et aux espèces animales, y compris à *Homo sapiens*.

22.04.2020

PARTIR D'ICI

J'ai souvent fait le rêve de me perdre dans une ville déserte, au point de ne jamais retrouver la rue, puis l'immeuble, puis l'étage et la porte ouvrant sur mon appartement. Le pire était parfois de retrouver le quartier, puis espérer la rue mais de ne découvrir à son emplacement qu'un terrain vague. Parfois (rarement) je retrouvais la rue, l'immeuble, l'escalier, la porte enfin, mais l'ouvrant je ne trouvais qu'un labyrinthe de couloirs, de pièces en enfilade, de portes factices ouvrant sur des murs, ou d'autres sur de petites chambres aveugles. D'autres fois la ville n'était pas déserte, mais animée d'innombrables allées et venues. J'y cherchais la gare d'où je pourrais m'enfuir : en vain.

Je pense au livre de l'écrivain hongrois Ferenc Karinthy, « Epépe », paru en 1970 et traduit en français par Judith et Pierre Karinthy. (On trouve facilement la réédition de 1996 chez Denoël où celle de 2013 aux éditions Zulma.)

C'est l'histoire d'un linguiste hongrois devant rejoindre Helsinki pour participer à une conférence. Il se retrouve dans une ville inconnue. Incapable de communiquer avec ses habitants : « *On lui répond chaque fois de cette même manière incompréhensible sur cette intonation inarticulée, craquelante : ébébé ou pépépé, étyétyé ou*

quelque chose comme ça. » « Ce n'est pas si facile, l'idée fraye son chemin obstinément, inexorablement : et s'il ratait sa chance ? Cela devient une idée fixe, s'il ne fait pas tout, s'il ne va pas jusqu'au bout de tout ce qui promet la moindre lueur d'espoir, s'il baisse les bras une seule et unique fois, cela voudrait dire qu'il a abandonné le combat, et qu'il ne se libérera jamais d'ici. »

23.04.2020

GIDOUILLE

Devant mon atelier la rue est piétonnière. La municipalité a décidé d'en faire un espace « ludique et convivial ». Une grande marelle a donc été peinte sur le sol. Les cases colorées sont disposées en spirale et numérotées de 1 à 16. Les enfants dès qu'ils réussissent à coordonner leurs mouvements musculaires pour pouvoir sauter à pieds joints ou à cloche-pied rentrent dans le jeu sous l'œil admiratif des parents qui les encouragent à apprendre à compter. La marelle est donc un espace d'apprentissage. Mais pourquoi le nombre 16 est-il au centre du labyrinthe ? Pourquoi donc le but à atteindre est-il un enfermement ? De par la Gidouille du Père Ubu, inversons les marelles ! Libérons les enfants !

24.04.2020

DANS L'ÉPAISSEUR DU MUR

Se réveiller, sortir du rêve, être dans son lit, ne pas ouvrir les rideaux, encore moins les volets, de peur que le dehors ait disparu, qu'il faille choisir : le dehors ou le dedans, jamais les deux ensembles.

Comment passer de l'un à l'autre ? Il faut bien à un moment, en franchissant le mur, être à la fois dehors et dedans ou ni dehors, ni dedans. Le pire est d'abandonner le dedans et de ne pas trouver de dehors, avec l'impossibilité de faire marche arrière et d'être pour toujours dans l'épaisseur du mur, à l'endroit d'une porte.

Parfois l'habitant d'une porte tente une sortie, risque le grand saut vers une autre porte (pourvu qu'elle soit libre). D'autre fois il s'arrange comme il peut, installe un matelas, une boîte en carton pour ranger quelques affaires personnelles, quelques bouteilles d'eau, un petit réchaud, un livre peut-être, que quelqu'un aurait abandonné.

extrait de MURS, éditions de la ville basse, Grigny, 2014.

25.04.2020

ATTENDRE

J'ai ressenti aujourd'hui les bienfaits d'une température printanière. Je me souviens que l'été j'ai l'habitude d'apprécier la fraîcheur du début de matinée, parce que cette fraîcheur très particulière contient la sensation à venir d'une journée trop chaude. Cet été il me faudra à nouveau espérer la fin de l'après-midi pour retrouver un réel bien-être. Les murs et les sols encore chauds tiédiront l'air. Seule la nuit largement tombée apportera une attendue mais sombre fraîcheur. Qui a-t-il entre attendre et regretter ?

26.04.2020

INTERMITTENCE

J'avais un peu plus de vingt ans et vivais avec d'autres des années d'utopie.

Pour me loger à Paris j'avais trouvé une modeste chambre de bonne dans un immeuble luxueux proche de la place Denfert Rochereau. Je partageais le dessous des toits avec un autre étudiant et une fille de salle travaillant dans un hôpital. L'escalier de l'immeuble était de marbre (faux) et de tapis rouge (moelleux). Pour accéder à leurs chambres les bonnes avaient autrefois emprunté un escalier de bois après avoir traversé le local réservé aux poubelles. Le tapis rouge assourdissait les pas, mais l'escalier de bois étant grinçant il nous était recommandé d'accéder discrètement à nos chambres. Le chauffage central de l'immeuble ne parvenait pas à notre étage sinon par une soupape qui régulièrement envoyait un jet de vapeur dans un étroit couloir. Nous y partagions des toilettes et un petit évier.

Quand je traversais le hall d'entrée de l'immeuble pour me diriger vers le local des poubelles il m'arrivait de croiser un habitant des beaux étages. J'avais la sensation d'être transparent. Un jour, transportant du matériel nécessaire à mon travail, j'ai révélé ma condition de peintre. Le beau monde méprise les pauvres, sauf s'ils sont artistes. C'est même un signe d'authenticité ! Peu de temps après, une habitante de l'immeuble m'a invité à venir prendre le thé.

Dans l'appartement, qu'elle occupait avec sa vieille mère, les meubles et les tapis s'accordaient parfaitement avec les cadres dorés de petites peintures de l'école de Barbizon. J'ai eu la politesse de les admirer. Voulant sans doute créer une connivence elle m'a lu un de ses poèmes, extrait d'un petit ouvrage intitulé « Bohème ». J'ai eu à nouveau la politesse d'écouter avant de me lever brusquement. « Vous décidez

vos salons de nos œuvres, vous prétendez tout posséder et vous possédez tout en effet, mais je vous interdis de me priver de ma faim, surtout pour la mettre en pauvre rime avec « pain » dans votre indécent poème ».

Cinquante ans plus tard rien n'a changé. Le monde mondain de l'art et son marché possèdent les œuvres que les artistes abandonnent, parce qu'il est dans la nature de l'art d'être partagé, et pour parler de notre vie un mot insupportable est apparu : intermittence.

27.04.2020

DESSINER

Qu'y a-t-il donc sous terre ? Quelque chose qui repose, attend, s'enfonce ou se soulève, ou se déploie, s'accumule, se concrétionne peut-être, ou se désarticule et s'éparpille ? Ce ne serait pas un monde inversé, ni symétrique, ni le germe de ce qui éclot à l'air libre, ni un monde racinaire, ni un chaos informe, ni des restes enfouis livrés à la décomposition ; quelque chose qui renonce ou qui espère, qui à la fois nourrit le dessus et en absorbe la substance ?

La réalité vraie ne serait qu'un mycélium, tissant et entrelaçant ses filaments à peu de profondeur. Gratter le sol, le décaper à la manière d'un chercheur d'or, ne laisserait qu'un terrain dévasté, facilement raviné par les pluies. Les surprenantes efflorescences de ce monde du dessous ne doivent pas être recherchées mais simplement attendues, sans efforts particuliers. Un moyen très efficace pour les faire apparaître en tous lieux et à tout moment est l'utilisation du regard : le dessin est une façon de gratter le sol des apparences

C'est ainsi que des chercheurs d'ombres, des orpailleurs de mémoires, des arpenteurs de dessous, des tamiseurs d'enclaves, des épilateurs de saisons et des fouilleurs d'étiages se sont mis au travail.

28.04.2020

DANSER

Depuis toujours et encore aujourd'hui, partout dans le monde se pratiquent des danses en rond. Pas de chants, pas de cris, pas de musique : uniquement une danse. Il faut un sol nu et suffisamment d'espace pour enrouler puis dérouler une grande spirale. Les pieds (nus aussi) frappent le sol dans l'obscurité totale de la nuit. Le bruit est si fort et l'onde transmise à la terre si particulière que parfois le monde du dessous peut répondre. Les danseurs et danseuses ne s'arrêtent

alors de frapper le sol qu'à l'épuisement de leurs forces ; ils frappent de plus en plus fort, de peur de ne plus entendre que le cri de la terre.

29.04.2020

L'ARBRE ET LA PIERRE

Il n'est pas fréquent de trouver un arbre vraiment seul, séparé de tous ses congénères, n'appartenant à aucune tribu d'arbres : ni forêt, ni verger, ni haie, ni alignement. Quand on trouve un arbre isolé, Il est frappant de constater qu'il est souvent accompagné ; d'un banc s'il est de ville, d'une pierre s'il est des champs. Dans ce dernier cas le bloc erratique semble avoir terminé sa course contre le tronc : l'arbre aurait donc précédé la pierre. Il est plus probable que la pierre, impossible à transporter, soit restée en place à l'occasion d'un défrichage ; la charrue en contournant cette île, a préservé une bande côtière dans laquelle un gland, protégé de toute voracité animale, a pu trouver le temps de germer ; la plantule s'est enracinée. L'arbrisseau, promettant une ombre réparatrice au moment des travaux d'été, a été conservé de génération en génération d'agriculteur, au point de devenir un chêne séculaire.

De tels lieux, ombragés et isolés, sont propices à des serments de jeunesses amoureuses ou à des rêveries solitaires. Ils forment dans le paysage de parfaites compositions dont le fragile équilibre est gouverné par deux manières d'être au monde : la pierre s'arrondit et s'assoupit en formes repues étendues lourdement sur le sol ; l'arbre s'élève en branches, rameaux et ramilles pour offrir à ses feuilles une place au soleil.

30.04.2020

OMBRES PORTÉES

Dans le jardin public le banc projette son ombre sur le sol. La terre à cet endroit n'accepte que des plantes adaptées à la faible lumière des sous-bois. Des mousses en général s'y installent et forment un rectangle épousant parfaitement la forme de l'ombre portée du banc. Il arrive qu'un de ces bancs soit enlevé (définitivement ou dans l'attente d'être remplacé) livrant l'ombre de mousse au soleil et au dessèchement. On découvre parfois de ces ombres abandonnées par les choses ou par les êtres qui les ont portées.

01.05.2020

VIVRE ENSEMBLE

Il est fréquent pour un artiste de quitter momentanément son atelier, parce que les œuvres doivent trouver leur lieu de vue et qu'il est juste de les y accompagner.

Le chemin à parcourir est parfois l'occasion de rencontres inattendues. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de passer sous un arc-en-ciel qui enjambait une route départementale. Un peu plus loin un renard attendait pour traverser. J'ai ralenti et nous nous sommes regardés.

Une fois l'œuvre installée, j'ai accueilli une classe de jeunes élèves dans le cadre d'une « sensibilisation à l'art contemporain ». J'ai voulu expliquer que j'étais sensible à toutes sortes d'étrangetés et comment mon travail consistait à essayer de leur donner du sens. Pensant qu'ils pourraient comme moi s'émerveiller de la rencontre d'un renard et d'un arc-en-ciel, j'ai raconté mon aventure. Un des jeunes garçons s'est alors écrié : « Un renard ! Si mon père avait été là, il l'aurait tué ! ».

02.05.2020

PEINDRE

J'ai le souvenir d'avoir été invité en résidence d'artiste au musée de Pont-Aven.

Mon projet étant de rencontrer Paul Gauguin avant son départ pour les Marquises il était légitime de parcourir les chemins conduisant à la mer. Entre la ville de Pont-Aven et l'estuaire de l'Aven, dans un paysage d'allées et venues des eaux douces et salées, des plantes particulières trouvent une raison de vivre mais le bois s'épuise en renoncements : s'y trouvent alors, émergeant de la vase, les ossements noircis et moussus de bateaux abandonnés. Sur les parois d'un abri de pêcheur, un artiste pourtant a gravé : « *Je serai ton Gauguin, tu seras ma belle Angèle, et quand je t'aurai peint...* ».

03.05.2020

LA RÉVOLTE DES PELOUSES

Dans les parcs royaux, tout était ordonné selon un équilibre savant entre quiétude et surprises ; rien des bruits du dehors ne troublait une paix circonscrite aux limites des domaines.

Il advint que les travailleurs de la terre, fournisseurs de farine, manquèrent de pain. Ils chassèrent les princes, mais continuèrent à

labourer pour les nouveaux maîtres des lieux. En quelques siècles, au rythme des fortunes faites puis défaites, les parcs changèrent plusieurs fois de propriétaires, pour être finalement rendus publics et vantés dans des dépliants touristiques.

Des événements, survenus depuis quelques années dans certains de ces parcs, incitent désormais à penser que l'ordre du jardin n'est qu'une mince pellicule posée sur un monde tourmenté.

L'exemple le plus frappant est la révolte des pelouses. Sous des appellations multiples (gazon en rouleaux, gazon de placage, dalle de gazon, gazon en bandes, gazon à dérouler, pelouse en plaques, rouleaux de gazon) on trouve aujourd'hui dans le commerce des pelouses prêtes à poser, en plaques ou en rouleau. Ces pelouses une fois installées, après une période d'adaptation et d'enracinement, ont parfois des comportements surprenants. Une bande d'herbe et d'humus se soulève doucement sur une longueur de quelques mètres; parvenue à une bonne hauteur, elle retombe par l'action de son propre poids ; cette chute entraîne l'accentuation du décollement ; il se forme alors un cylindre de terre, ayant en son cœur l'herbe prisonnière. Il grossit monstrueusement et se met en mouvement, menaçant même les grilles du parc.

La fermeture des parcs au public ne calmera pas l'ardeur des pelouses. Rien ne semble pouvoir arrêter le soulèvement cataclysmique du sol qui s'étend désormais à tout ce que les parcs contiennent de pelouses disciplinées par la tondeuse.

04.05.2020

ŒUVRE VIVE ET NATURE MORTE

De simples bouquets de fleurs constituent le thème principal des dernières peintures de Manet. Le peintre est cloîtré dans son atelier, victime d'une ataxie locomotrice qui se manifeste essentiellement par des troubles de la marche, de l'équilibre et de la station debout. Les bouquets d'œillet, de pivoines, de roses, de tulipes ou de lilas apportés par les visiteurs sont disposés dans des vases transparents. Les vases sont posés sur une plaque de marbre et se détachent devant un fond gris plus ou moins sombre, parfois presque noir.

Manet s'est particulièrement attaché à figurer non seulement l'intrication des tiges, bien visibles au travers du verre ou du cristal, mais aussi le niveau de l'eau créant ainsi un au-dessus et un au-dessous d'une espèce de ligne de flottaison.

Les « œuvres vives » d'un navire désignent la partie immergée de la coque (elles seules contribuent à la bonne avancée du bateau) ; tout ce qui est au-dessus de l'eau, inutile à la stricte navigation, sont des « œuvres mortes ».

05.05.2020

VOIR PAR SURPRISE

7 février 1497. Ce jour du Mardi Gras à Florence, des milliers d'objets susceptibles d'encourager des comportements licencieux furent collectés sur l'ordre de Savonarole par une jeunesse fervente et disciplinée, aux cheveux courts et habillée de blanc. Jeux de cartes, miroirs, cosmétiques, instruments de musique, peintures profanes, livres de Dante, de Pétrarque ou de Boccace, furent réunis sur la Place de la Seigneurie pour y être brûlés sur le Bûcher des Vanités. On dit que Sandro Botticelli lui-même conduisit au feu quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Disparurent ainsi de nombreux *cassoni* ou *forzieri* qui étaient prétextes à figuration de corps dénudés. Ces coffres de mariage offerts par le mari à son épouse recevaient en effet de telles peintures sur la face intérieure du couvercle. Des dispositifs picturaux utilisant des panneaux assemblés par des charnières assurant leur rotation sont également utilisés dans les retables de façon à cacher à la vue des fidèles de pieuses images destinées à être révélées à l'occasion de certaines fêtes religieuses.

On peut attribuer à ce type de supports picturaux une signification particulière liée à la « surprise de voir », qui peut s'inverser en « voir par surprise ».

06.05.2020

EN MARGE

Certains gestes plus ou moins ritualisés qui précèdent certains actes créatifs consistent à délimiter, à circonscrire un espace (ou une durée). Il peut s'agir du lieu même de la création (l'atelier du peintre, la table d'écriture) ou de son support (la toile, la feuille de papier, le mur ou l'écran). Ces espaces disposent de marges que beaucoup d'artistes, d'écrivains ou de compositeurs peuvent utiliser comme autant de zones de frottements, de liaisons, d'oppositions, d'inquiétudes, de repos, d'attentes, de regrets, ou d'ailleurs.

07.05.2020

LES BOÎTES

Il est possible, d'une façon générale, de définir la boîte comme une « cellule transportable » qui isole (et parfois enferme) ce qu'elle contient. La boîte permet de préserver, de classer à la manière d'un lieu de mémoire, de punir par l'enfermement et l'oubli ou simplement de transporter. Dans les premiers cas elle porte souvent une étiquette nommant son contenu ou au moins un numéro, un signe distinctif renvoyant parfois à un registre de matricules. Dans le dernier cas il est fréquent que soient indiqués sur la boîte un lieu de destination et un nom permettant d'identifier le destinataire.

Ils existent aussi des boîtes immobiles (certaines sont habitées). Ce sont les plus redoutables : on attribuait à la pierre des sarcophages antiques le pouvoir de digérer les cadavres.

08.05.2020

LA LUMIERE DES JOURS

Il y a quelques années (en 2006) Pierre Borker, un ami cinéaste, a réalisé un film (« Dieu sait qui ») en hommage à Jean-Daniel Pollet et m'a demandé de réagir à une séquence du film « Dieu sait quoi ». J'y ai trouvé des résonances avec mon propre travail : c'est l'idée qu'on est au monde entouré de choses, d'objets, de paysages, que tout ça n'a rien à nous dire et que finalement la solution pour s'en sortir de cette histoire, c'est-à-dire « être au monde », ce n'est pas de montrer ou d'expliquer, c'est de créer des dispositifs pour voir.

Il y a dans ce film un dispositif majeur : une table, des objets posés sur la table et autour : le monde, c'est-à-dire le paysage. Et le jour qui tombe. A partir de ce dispositif très simple, il y a deux moments d'importance. Le premier, c'est celui où la caméra, c'est-à-dire le regard, tourne entre l'objet et le paysage. Du coup, on fait le tour de l'objet et en même temps, on a le paysage qui tourne. Dans le plan suivant c'est une autre façon de procéder consistant à faire tourner l'objet – pas n'importe quel objet : un objet en verre – dans lequel le paysage se reflète. L'objet tourne, mais le paysage reste fixe.

Être au monde ce serait simplement agencer des objets pour comprendre la qualité de la tombée du jour ou l'apparition de la lumière du matin.

09.05.2020

COULEURS - VIE

Me préparant à quitter mon atelier, je range des papiers, des cahiers, des fiches d'inventaires, des communiqués, des certificats, des attestations, des comptes rendus d'études, des projets de conférences, des correspondances et je découvre un texte ancien.

« Il est une image vieillie mais toujours persistante, que les révolutions du génie génétique et de la biologie moléculaire ont peine à supplanter : celle du naturaliste, étudiant l'organisation du vivant en manipulant et conservant des plantes jaunies et des animaux formolés. Il est fréquent de penser que les artistes savent disposer, suspendre, troubler, raconter, transformer de sourdes inquiétudes en euphories contenues. Parce qu'ils empruntent aux scientifiques certains procédés, parce qu'ils puisent comme eux aux sources des trois règnes du monde naturel, il est légitime qu'ils recherchent une proximité provisoire avec eux en un temps et un lieu donné. Car les couleurs s'absentent quand la vie disparaît, l'organique se décompose et se minéralise. La glorification suprême de la vie consiste parfois à colorer des restes humains ou à parer d'oripeaux flamboyants les corps vivants destinés à la putréfaction. Il a bien fallu les prendre quelque part ces couleurs, les extraire du végétal et de l'animal. Il a fallu en broyer du minéral, et en laver des terres, pour alimenter en rouge, en pourpre, en jaune ou en bleu les rituels de conjuration. La « couleur-vie » donc circule : rien n'échappe à ce mouvement, tout se transmute, se spiralise, s'encycle, s'interfère ; le mouvement s'affole ou se léthargise, se noue en calcifications, se tisse en alternances, se fragilise en attentes, se met en vrac, se pelotonne en froides géodes, rebondit en teintures résurgentes ; les intempéries délavent la lumière, les labours remuent la glaise terre d'ombre et exhument des tesselles céramiques de vie bleu cobalt. Le monde vivant exsude et transpire, ses excréments ennoblissent les vernis du rouge sang-dragon ou du jaune gomme-gutte.

Sève et sang naturellement se ressemblent.

La lumière se décompose en couleurs tombées du ciel, la vie en se décomposant abandonne ses couleurs à la terre. La terre avale et recouvre tout et l'archéologue s'y épuise les ongles. Les artistes, brouillant les cartes, y trouvent de quoi donner aux reliquaires des allures de cabinets de curiosités. »

10.05.2020

LA FIN DU FILM

Une rêverie parfois me conduit à devenir l'auteur d'un film dans lequel le personnage principal découvre sa vraie nature, au point que le cours de sa vie se trouve bouleversé ; à moins qu'entrevoiant un aspect inattendu du monde il donne à la dernière partie du film la belle allure d'un enchaînement de questions et de réponses, de clartés et d'incertitudes, de fuites et de retrouvailles, qui font que cette densité ne peut que devenir insupportable au spectateur et conduisent à une fin qui lui permette de trouver enfin le repos. Tout ce qui semblait contradictoire se révèle pouvoir cohabiter. Tout se résout en devenant « comme avant ». Comme avant, mais pourtant transformé ; transformé si légèrement qu'on peut alors se dire : pourquoi tant de drames, pourquoi tant de violences, tant de lentes inquiétudes et parfois tant d'horreurs, pour en arriver là : à une transformation si imperceptible ?

*

POSTFACE

Je rêve de marcher la nuit dans la rue dont les murs sont « dehors-dedans » et « dedans-dehors ». Échaudé par les râles des couples d'amoureux, je m'enfuis à la lisière d'une forêt pour contempler sous la lumière lunaire, tel un funambule accroché à son balancier, l'immensité du champ teinté d'une couleur de lapis-azuli afghan. Un champ aux épis de blé mouchetés par le Claviceps et dans lequel j'attends 4 h 20 pour lancer devant moi les mots « Eiserne Erinnerungen ». Ces deux mots qui s'envolent plus loin vers la ville pour venir s'écraser sur les palimpsestes de bitume rapidement transformés en lettres d'or laissant la place au développement d'une végétation rabougrie et épineuse. Avec le froid nocturne et les racines soulevant le sol, ce dernier se transforme en rochers bitumeux qu'un puissant vent du nord vient alors mettre en mouvement, leur faisant parcourir la ville déserte en direction d'un illusoire « chez moi ». Dépassant ce terrain vague, je les suis ces rochers bitumeux qui, retrouvant leur origine végétale du Carbonifère, me pavent alors la voie vers la Vallée de l'Homo. Là-bas, je vois une grande marelle dessinée par les os de mes ancêtres qui avaient eux, mis le chiffre 16 à

l'extérieur conduisant ainsi à la libération de l'homme. Diantre ! Qu'avons-nous fait ? Je sors brusquement de mon rêve. Les volets sont fermés, les rideaux tirés. Suis-je dehors ou dedans, dedans ou dehors ? Les murs de la chambre sont-ils « dedans-dedans » et dehors-dehors » ou « dehors-dedans » et « dedans-dehors » ? Je tente une sortie par la porte et me retrouve surpris par la chaleur d'une chaude journée estivale. Bon sang, vivement la sombre fraîcheur du soir ! Je remonte rapidement dans ce qui était autrefois une chambre de bonne, en prenant le temps en passant, de prendre le thé avec la vieille du dessous. De retour dans ma chambre, je me demande si je ne suis pas encore dans mon rêve. Qu'y a-t-il véritablement dessous ? La vieille ou un monstre enfoui ? Je me transforme rapidement en arpenteur du dessous, en fouilleur d'étages et me mets soudainement à danser en rond dans ce qui me tient lieu d'habitation. Mes pieds tambourinent le sol dans l'obscurité de la pièce. Le martellement est si puissant et l'onde transmise par le sol si forte, que la vieille du « dessous-dessus » ou peut-être du « dessus-dessous » défonce énergiquement son plafond (son sol ?) à l'aide d'un manche à balai. Sorti brusquement de ma transe, je me fige sur place et me sens seul au monde, tel un arbre isolé au sommet d'une colline. Je me sens devenir feuillu. Un feuillu dont les branches et le feuillage projettent une ombre nécessaire aux mousses poussant sur mes racines. Attendant que le soleil descende vers l'horizon et allonge l'ombre, je découpe ensuite cette dernière et me précipite dans mon atelier où j'installe l'objet de mon découpage. Les élèves qui m'y attendaient se désolent de cette obscurité et l'un d'entre eux me dit : « Il faudrait la peindre aux couleurs de l'arc-en-ciel ». Ces paroles ont l'effet de la madeleine de Proust et je me sens brusquement pris dans une maille temporelle, retournant à la maturité de mes trente ans lorsque j'étais en résidence d'artiste dans une propriété entourée d'une pelouse réfractaire à tout entretien humain. Ah, cette pelouse ! Il ne fallait pas la brusquer. Avec le temps, j'avais appris que l'on ne pouvait la fouler que par des journées pluvieuses et ensoleillées. La pelouse, alors trop occupée à contempler l'arc-en-ciel, m'ignorait tout en se faisant accueillante. Pour elle, seul l'arc-en-ciel était une « œuvre vive » et nous, misérables humains, n'étions que des « œuvres mortes ». Sorti de ma rêverie, je regarde l'ombre posée sur le chevalet. À ma grande surprise elle se met à changer de forme chaque fois que je cligne des yeux. Des centaines d'objets de toutes sortes défilent ainsi devant mes yeux ébahis. Suis-je surpris de les voir ? Ou les vois-je par surprise ? Je ne sais pas trop. Angoissé, je reprends rapidement pied en délimitant un espace, une marge autour de cette ombre devenue maintenant tentaculaire,

marge-paravent à mon inquiétude grandissante. Je ne pense plus qu'à une seule chose : enfermer cette intruse dans une boîte, en espérant que cette dernière la digère sans aucune hésitation. Comment vais-je me sortir de cette histoire ? Est-ce vraiment la solution d'enfermer l'ombre ? Comment vais-je pouvoir dès lors comprendre et apprécier les paysages sans cette ombre maintenant emprisonnée dans cette boîte sans étiquette ? Comment pourrais-je désormais être au monde si l'ombre d'un doute plane dans mon atelier ? Je décide de ne pas y penser pour le moment et me prépare à quitter le bazar qui me sert de lieu de travail. Il faudra vraiment que je mette de l'ordre dans tout cela. On dirait un vrai cabinet de curiosités du XIX^e siècle. Certains prétendent d'ailleurs que les artistes sont très proches des scientifiques. Ne captent-ils pas mieux que personne la magie des transformations de la lumière et de la nature ? Perdu dans mes pensées, je me sens un peu comme dans un film, tel un détective hanté par le « pourquoi » et le « comment » de tant d'horreurs, autant dehors que dedans ou dedans que dehors...

Je décide alors de sortir dedans, tout en rentrant dehors.

Philippe CLERC

Tous droits réservés / ce document est la propriété exclusive de Jean-Pierre Brazs et Philippe CLERC pour leurs textes respectifs

jpb@jpbrazs.com / www.jpbrazs.com